

<b>Zeitschrift:</b>	Revue historique vaudoise
<b>Herausgeber:</b>	Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
<b>Band:</b>	33 (1925)
<b>Heft:</b>	11
<b>Artikel:</b>	Madame de Corcelles et quelques personnages du XVIII <sup>e</sup> siècle vaudois
<b>Autor:</b>	Nicollier, J.
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-26441">https://doi.org/10.5169/seals-26441</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 21.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

33<sup>me</sup> année.

N° 11

NOVEMBRE 1925

## REVUE

# HISTORIQUE VAUDOISE

### MADAME DE CORCELLES

et quelques personnages du XVIII<sup>me</sup> siècle vaudois<sup>1</sup>

(Avec planche.)

Du temps qu'il était collégien, certain ami de votre serviteur s'avisa un jour de dauber sur un portrait de M<sup>me</sup> Récamier, ornement du cabinet paternel. On y voyait la belle Juliette, drapée de blanc et languissante sur sa chaise longue. Elle fixait des yeux grands et fort vides sur la porte qu'allait pousser peut-être la main de M. de Chateaubriand. Peu touché et nullement enclin à ce genre d'hypothèses, notre écolier trouvait seulement la dame maniérée et surfaite. « Cette Récamier, dit-il, des embarras pour pas grand' chose. En tout cas, je ne l'aime pas ! » — « Rassure-toi, répliqua son père, elle n'en avait pas du tout besoin ! »

Extrêmement humilié, le malheureux s'éloigna sous la douche. Il m'avoua plus tard avoir souvent médité ces paroles au fur et à mesure que s'éveillait en lui, unie à un

<sup>1</sup> Conférence lue à Lausanne, au Cercle libéral, le 27 mars 1925 ; à Vevey, au Cercle libéral, le 23 avril de la même année. Elle n'a pas la prétention d'apprendre rien de nouveau au public, mais seulement d'attirer son attention sur l'un des temps charmants de notre Histoire vaudoise.

goût très vif pour notre époque difficile et vivante, la curiosité des mœurs de jadis. Aujourd'hui, en effet, placés en équilibre instable entre la guerre d'hier et celle de demain, ne sommes-nous pas portés à nous reposer du présent en nous ménageant une sorte d'oasis dans les champs de l'Histoire, en évoquant les ombres touchantes, rieuses ou tragiques de ceux qui ne sont plus et qui vécurent, par exemple, dans ces temps arcadiens dont les petits maîtres du XVIII<sup>me</sup> siècle nous ont légué l'image fallacieuse et léchée.

Quiconque se reporte vers nos devanciers d'alors constatera à quel point, secoués qu'ils étaient par une diplomatie aussi médiocre que la nôtre, ces gens-là savaient se suffire à eux-mêmes et narguer les tours du destin. Pour quelques-uns préoccupés du lendemain, combien qui, à l'instar de la froide Récamier, n'avaient nul besoin d'imaginer les générations à venir, nul souci de ceux qui les précédèrent dans la vie. Cette indifférence à base d'insouciance nous apparaît le privilège exclusif d'une époque disparue. Beaucoup d'entre nous ne sauraient s'en accommoder qui vont puiser dans l'étude de ces temps révolus le courage et la confiance qui leur font défaut. Des peintres tels que Freudeberg et Lory n'ont jamais connu plus de vogue, ce qui ne nous empêche nullement, n'est-ce pas, de collectionner les portraits de M<sup>lle</sup> Alice Bally, les dessins de M. Auberjonois, ni de nous pâmer sur la Cité nouvelle conçue par MM. Ozenfant et Jeanneret, triomphe du fibro-ciment et des demeures en forme de wagons-lits, ingénieux symboles de la rage de mouvement, et de cette fureur de déplacement qui sont les manies du jour. Cet éclectisme n'est pas sans charme. C'est sous son signe que je vais tenter de vous arracher quelques instants à l'actualité pour vous entraîner le long des routes oubliées, vers l'un des siècles les plus séduisants de notre Histoire vaudoise : vers le XVIII<sup>me</sup> et ceux qui l'animèrent.

\* \* \*

Très exploré déjà par les historiens, fort décrié par ceux qu'émeut bien davantage le grand cœur au rythme égal du XVII<sup>me</sup> siècle classique, le XVIII<sup>me</sup> s'est peu à peu travesti. Ou plutôt on l'a travesti. On lui reproche de manquer de lyrisme ; d'avoir inspiré de délicieux paradoxes ; de s'envelopper dans un tourbillon de petites chansons, de madrigaux et d'épigrammes ; on l'accuse de fadeur et de monotonie. On voit en lui une époque de décadence en tous points semblable à celle qui précéda la chute de l'Empire romain.

De fait, le règne de Louis XV et les soupers du Régent n'ont peut-être pas contribué beaucoup à affermir le règne de la Vertu dans ce monde. Mais la Révolution est venue et après elle... après elle trouvez-vous que les choses sont allées tellement mieux ?

D'ailleurs, au temps de Louis XV, le pays de Vaud évoluait beaucoup plus lentement qu'aujourd'hui où la T. S. F. supprime les distances. Les idées d'alors, surtout les idées subversives, avaient besoin de beaucoup de jours pour franchir le Jura. Arrivées non sans peine au pied de la montagne, elles se heurtaient aux sentinelles bernoises, lesquelles étaient peu amies des idées, bonnes ou mauvaises. De fil en aiguille, les opinions du dehors arrivaient dans nos demeures débarrassées d'une bonne part de leur novicité. Si bien que les nobles étrangers, à leur entrée chez nous, subissaient, sinon le charme de Leurs Excellences, du moins celui de la vie de Société menée par nos pères. On vit des irascibles comme Voltaire s'apaiser, des pessimistes comme Gibbon daigner sourire et, à un âge déjà mûr, tomber à genoux devant une M<sup>me</sup> de Montolieu, en proie aux tourments d'un amour que le pédant esprit de la dame ne justifiait guère...

Un pays qui opère de semblables transformations ne manquait donc pas de qualités. Je sais bien qu'il y a M<sup>me</sup> de Charrière de Tuyll et ses cruels traits d'observation. Elle en veut tout particulièrement aux jeunes lausannoises qu'elle accusait non seulement d'être sujettes au goître mais encore de suivre d'étranges préceptes en matière d'éducation. Dans son livre sur *la Vie vaudoise et la Révolution*, M. Charles Burnier a toutefois fait justice de cette tendance à généraliser. Il ne pense pas que la *Cécile* de M<sup>me</sup> de Charrière puisse être prise comme le prototype des demoiselles de l'époque. Au reste et sans vouloir blesser personne, M<sup>me</sup> de Charrière était femme. L'impartialité était-elle bien son affaire ?

Quoi qu'il en soit, les érudits auront beau accumuler plaidoyers sur plaidoyers et preuves sur preuves, le XVIII<sup>me</sup> a une mauvaise presse. D'excellents écrivains ont contribué à lui assurer son renom de frivolité.

L'un d'eux, M. Roger-Cornaz se console de n'y avoir pas vécu en le peignant à sa manière, exquise et hautement fantaisiste :

Oh ! le doux menuet, la lente sarabande,  
Les gavottes avec leur musette au milieu,  
La bergerie et les brebis qu'un ruban bleu  
Liait aux doigts blanchis à la pâte d'amande.

Les amours de Chloris, de Clitandre et d'Armande  
Les départs pour Cythère égrenant leur adieu ;  
Les cœurs toujours blessés et, sous la main d'un dieu,  
La flèche toujours prête à la corde qui bande.

Il suffit, pour revivre en cette nuit d'été,  
Tout cela qui faisait la grâce et la beauté  
Du siècle délicat, délicieux et tendre

Que les brises, errant aux branches refleuries,  
Imitent dans le parc étonné de l'entendre  
Le tumulte argentin des fontaines taries.

Ces vers sont aussi délicats et tendres que certains aspects du siècle qui les inspira. *Mais ils ne sont pas tout ce siècle !* Sinon, nous serions bientôt las de ces repas de confitures ? Nous aspirerions à des plats plus rudes. Nous reviendrions en hâte et pour ne la plus quitter à notre époque endurcie mais soulevée, mais riche et stimulante dans le bruit de ses moteurs. Règne de l'avion, de l'auto, du sport lequel est une force constructrice puisqu'il a la puissance d'émouvoir la masse et que cet émoi collectif est fécond. Une société sans force, c'est en effet le néant. Or le XVIII<sup>me</sup> vaudois avait ses forces cachées. Il ne vit pas seulement l'épanouissement de la culture et de l'esprit ; il favorisa l'éclosion de nombreux *excellents* esprits. Pour n'être pas tumultueuse, la mentalité d'alors avait sa fine coquetterie. N'était-ce pas une forme du courage d'opposer à la rigueur pesante des baillis les secrètes qualités de la race ? La légèreté, la suprême élégance de vivre bien sans avoir d'argent, de porter le nom de domaines grands comme une serviette et de subsister de leurs revenus, d'inviter à une table modestement servie de nobles passants et de compenser la frugalité du menu par le raffinement des propos. M. Roger-Cornaz — toujours lui — écrit : « Il y a beaucoup à dire en faveur des peuples vaincus. Ils demeurent dans le monde les gardiens des élégances tardives et des frivolités précieuses. C'est un peu ce rôle de petite Athènes provinciale que Lausanne jouait en Suisse au XVIII<sup>me</sup> siècle. C'est pourquoi la classe élégante y sentait, au fond le prix de la domination bernoise. C'est pourquoi Monsieur de Crousaz trahit le major Davel. Il ne s'agit pas de louer ou de blâmer : il ne s'agit que de comprendre ! »

Vous me permettez de ne pas comprendre ou tout au moins de ne pas approuver les yeux fermés, ainsi que le fait notre exquis passéiste. Ce qui est haïssable au XVIII<sup>me</sup>

siècle vaudois, c'est précisément le geste du contrôleur Jean-Daniel de Crousaz, c'est sa docilité faite de crainte, d'indolence et de laisser aller, celle-là même qui dissimule, aux yeux exercés la valeur vraie de cette phase de notre Histoire. Par bonheur, lorsque Voltaire séjourne à Lausanne, trente ans après la mort de Davel, vers 1755, cette semi-platitude fait place à une confiance frondeuse. Une génération encore et c'est le souffle de l'Esprit nouveau et le Banquet des Jordils. Le décapité de Vidy ne s'était donc pas sacrifié en vain...

Déjà Lausanne et le canton groupent des intellectuels distingués, tels que le philosophe J.-Paul de Crousaz, les historiens Ruchat et Loys de Cheseaux, le professeur Alexandre-César Chavannes, les jurisconsultes Clavel de Brenles et Samuel Porta, le doyen Polier. Tous firent honneur, à leur manière, à la petite patrie natale. Toutefois, combien qui, loin de se satisfaire à l'idée d'appartenir à un peuple « vaincu », allèrent sous les drapeaux de Hollande, de France, de Suède, de Sardaigne, de Prusse et d'Espagne chercher beaucoup de gloire et un peu d'argent, tout ce dont le pays se montrait avare. Faut-il citer les de Saussure, les de Crousaz, les de Sacconay, de Chandieu-Villars, les Mannlich, les Polier, les de Constant de Rebecque, les Grenier, les Warnéry, les Roguin ? Ils passèrent à travers les champs de bataille, dans les garnisons lointaines, se faisant tuer, se faisant aimer parfois, s'étourdisant toujours pour oublier Berne et portant, comme dit le poète :

Le mépris de la mort, comme une fleur, aux lèvres...

Ces exemples, qu'il est bon de rappeler, nous montrent notre patrie sous un aspect plus conforme à la réalité. La houlette des bergères de Watteau cède le pas enfin à l'éclair des épées bien trempées. Le XVIII<sup>me</sup> se virilise, deux

siècles sous la patte de l'ours n'ayant pas éteint ce mélange de fierté, d'ironie et d'humour qui est resté — du moins, je l'espère — l'apanage de notre peuple.

\* \* \*

Nous avons vu, tout à l'heure, que nombre de ces Vaudois servaient sous l'étandard étranger. Temps des colonels de 30 ans et des généraux de 35. On ne s'en portait pas plus mal, au contraire... cependant jeunes et couverts de lauriers, ces soldats n'en éprouvaient pas moins, au lendemain d'une dure campagne, au cours d'une carrière agitée, le désir de revoir les contrées natales.

Qu'était au milieu du XVIII<sup>me</sup> cette Lausanne qui brillait à l'horizon de leurs rêves ? Une petite ville étendue au milieu des vergers, ceinturée d'un long mur percé de multiples portes. Sept mille habitants vivaient là, avec si peu de besoins, que le commerce cependant réduit au minimum éprouvait quelque difficulté à faire honneur à ses affaires. La consultation — à l'Hôtel de Ville de Lausanne — du plan de David Buttet (1638) ne laisse pas de surprendre. Les dessins de cet honnête arpenteur sont encore exacts 100 ans plus tard, la carte dressée en 1723 par Melotte-Gignolet en fait foi. Ainsi, à l'heure qui nous occupe, vers 1750, Lausanne tient à l'aise entre ses murs. Elle n'a pas encore eu le geste de la forte fille acharnée à faire sauter son corset. Elle se complaît dans ses atours centenaires ; elle se contente de son durable vêtement de pierre. On ne trouvait, en dehors des « campagnes » reliant la ville au lac, guère de maisons au delà des portes de la Madeleine — entrée de la Riponne — détruite en 1785, de Saint-Pierre (démolie en 1787), de Saint-François (entrée du Grand-Chêne) qui disparut en 1805, de Martheray (sise à peu près au niveau de la rue actuelle de Langalerie) et défunte en 1789. La poterne de Pépinet s'en alla de sa belle-mort

vers 1820. Celle de Rive, au haut de la Grotte, tomba sous la pioche en 1829. Celle qui résista le plus longtemps fut la porte Saint-Maire, accolée au Château et défunte en 1890. Elle paraissait, frondeuse et solide, assurée d'une confortable éternité. Par malheur, c'est un mot dont on a beaucoup abusé. L'éternité de Saint-Maire fut relative...

Par delà ces ouvertures, la campagne s'étendait riante et féconde. Au dessous des terrasses fleuries de la rue de Bourg — lesquelles occupaient l'emplacement actuel de l'avenue Benjamin Constant, du restaurant Central, dit Gugel, et de ce palais de style : Old-India — des gradins couverts de vignes et de jardins rejoignaient Ouchy, simple hameau de pêcheurs. Au pied oriental de la Cité et du pont Bessières d'aujourd'hui, le Flon murmurait sous les noyers et, à ses heures, consentait à faire tourner quelques moulins paresseux. Là où, de nos jours, se dressent le quartier marchand de la gare du Flon et ses entrepôts monotones, le même ruisseau prenait des airs d'indépendance et se divertissait à inonder le sentier bordier, dit Pas des Anges, devenu, les anges qui s'y hasardaient se faisant trop rares... pas des Anes !

L'avenue du Théâtre ne date que de 1871. En son lieu et place s'étendaient des terrains semés de bosquets. Au bord d'un chemin — qui suivait, en partie tout au moins, le tracé de l'actuelle avenue de Villamont — on apercevait la fontaine d'Amour. Joli nom, n'est-ce pas ? Eh bien, si le nom a disparu, la fontaine est demeurée. L'eau de sa source coule encore dans la cave du n° 17 de la rue de Villamont. J'ai tout lieu de croire que les pèlerins n'y vont guère ; les caves vaudoises ayant mieux à faire que de débiter une eau même froide et pure...

A l'extrémité orientale de l'avenue de la Gare, près de la Synagogue, et en marge des terrains de Bellefontaine, se



Madame DE CORCELLES

dressait la ferme du « *Singe* », sobriquet amusant, qui n'était qu'une forme atrophiée de l'ancien nom des propriétaires (XIV<sup>me</sup> - XV<sup>me</sup> siècle) : la famille noble des *Lucinge*, sénéchaux de Lausanne.

Ne nous plaignons pas trop ! Une chose aujourd'hui n'a pas changé, c'est l'inclinaison de nos rues. Au XVIII<sup>me</sup>, ces pentes ardues contribuaient à l'écoulement des eaux malodorantes, abandonnées à la grâce de Dieu par un service de voirie inexistant, puisqu'il devait faire ses débuts en 1790. Aux citoyens d'éclairer eux-mêmes leurs pas attardés ! A ce sujet, la fable assure que les Bernois de passage, sortant d'un dîner chez le bailli et gorgés de bon vin de Lavaux, profitaient, les barbares, de cette obscurité pour s'y soulager avec bruit et abondance.

Un soir de printemps 1731, lanternes au poing, un nombre exceptionnel de « Lausannois » se rendait chez M. de Treytorrens, professeur de droit, face à la cure de la Madeleine aujourd'hui disparue. Un certain *Vaussore* y donnait soirée concertante. Hélas ! le pauvre compositeur, plus connu depuis sous le nom de J.-J. Rousseau, y avait à peine commencé à battre une mesure téméraire que les rires de l'assistance gagnaient les musiciens. Ce fut l'insuccès, tel qu'une page des *Confessions* nous le raconte. Caprices du snobisme ! Ah ! si, au lieu de s'appeler *Vaussore*, Rousseau se fût baptisé Igor Strawinsky, son triomphe eût été assuré !...

\* \* \*

Pour condamner si cavalièrement la musique médiocre, l'élite de la petite ville avait donc le goût bon ? Certes. Les lettres étrangères et les arts comptaient des fervents dans les deux mondes, à la rue de Bourg et à la Cité, séparés par une rivalité d'autant plus aiguë qu'elle était moins avouée. Vie charmante dans sa relative simplicité et, somme toute,

plus innocente que ne veut bien l'insinuer Casanova dans ses mémoires. Il faut croire que le don Juan vénitien se heurta à quelques résistances auprès des belles de l'endroit. Il est vrai aussi qu'il se rattrapa à Genève, auprès d'Hedwige et d'Hélène... Mais revenons à Lausanne, le terrain y brûlant un peu moins.

On se réunissait les uns chez les autres pour souper aux chandelles, pour danser, pour y donner la comédie. Quel historien n'a pas mentionné la première représentation de *Zaïre*, en 1756, à Mon-Repos ? Le théâtre alternait avec les charades et les mots d'esprit, dont beaucoup étaient insérés dans le *Journal de Lausanne*, revue littéraire dirigée par la chanoinesse de Polier. Les cartes, en dépit du silence imposé aux joueurs, tentaient beaucoup de femmes. Et, par une coutume très répandue, ces cartons à jouer tenaient lieu aussi de cartes de visites. D'une demeure à l'autre, on communiquait ainsi par l'entremise de la dame de cœur et du chevalier de trèfle. Au petit matin, déjà, les domestiques allaient de la maison des Sévery chez l'abbé Raynal, porteurs d'un huit de carreaux, au revers duquel on lisait : « Monsieur l'abbé Raynal est prié de faire l'honneur à M. de Sévery de venir dîner chez lui le mercredi 3 de septembre ». Au dessous, l'abbé, d'une écriture plantureuse comme sa personne, confessait : « Je suis atteint d'une forte sciatique. Si elle diminue, je me rendrai avec un grand empressement à l'invitation. » Autre poulet, exquis celui-là : « Monsieur et Madame de Sévery sont priés de venir donner bonne grâce à la journée de Madame de Corcelles. » Le moyen, je vous le demande, de résister à pareilles sollicitations. On n'y résistait pas d'ailleurs. Dans les salons de M. Deyverdun, l'ami de Gibbon, de M<sup>me</sup> de Charrière de Bavois et de M<sup>me</sup> Huber, se pressaient le banquier Necker, Suzanne Curchod, sa future épouse, M<sup>me</sup> de Mon-

tolieu, M<sup>me</sup> de Genlis, le prince de Wurtemberg, l'abbé Bourbon, fils naturel de Louis XV, etc., etc. A côté des salons littéraires, les salons politiques : Saladin-Egerton et Huber-Alleon. Ce dernier, situé à Cour, entendit la première lecture du *Voyage autour de ma Chambre*, de Xavier de Maistre...

La Cité, plus modeste et retirée, plus docte, universitaire enfin, voyait d'un œil sévère et peut-être plein d'envie ce déploiement mondain. Les flèches s'échangeaient d'une colline à l'autre. Et même la charmante de Corcelles, dont nous aurons à parler bientôt, écrivait d'un pasteur de la Cité : « On sait assez qu'à la Cité, être ministre, ce n'est point être plénipotentiaire. »

(*A suivre.*)

J. NICOLLIER.

---

## UN MAGISTRAT VAUDOIS

JEAN-HENRI POTTERAT

(*Suite et fin.*)

---

Accompagné de son défenseur, l'avocat Secretan<sup>1</sup>, le prévenu Potterat, détenu aux prisons de Lausanne, paraît devant la Cour. Le président lui demandant s'il avait quelque chose à ajouter à la procédure, Potterat ayant répondu qu'il priait son défenseur de donner sa réponse en son nom, celui-ci observe que dans son premier interrogatoire on était convenu de se trouver à La Sarraz vers une heure après-midi,

<sup>1</sup> Louis Secretan, 1758 - 1839, avocat, membre de l'assemblée provisoire, député à la Consulta helvétique et au Grand Conseil, membre de la Diète helvétique, conseiller d'Etat, landamman du canton de Vaud, président du Tribunal d'appel. — *Livre d'or des familles vaudoises*. Marc Henrioud.